

*Les Orphelins*

HADRIEN LAROCHE

*Les Orphelins*

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2005

H. NÉE BLOCH

H. née Bloch urinait debout dans la baignoire sabot avec sa mère en tête. Le jet d'eau qui coulait depuis le pommeau de la douche contre son corps de dame nature, mouillait la houppe de ses cheveux gris, continuait le long des rides sur son visage, noyant des yeux de hiboux, grands cernes qui lui faisaient des disques gris autour de pupilles noisette, suivait les plis heureux de sa poitrine de mère et de musc, trempait son ventre large et rond – le creux du nombril qui s'était nourri de sa mère centenaire – passait sur la toison ruisselante où cette eau se mêlait à l'urine, liquide à peine coloré qui dégoulinait maintenant sur des jambes fameuses, le long de cuisses puis de mollets où la vie depuis peu circulait de Charybde en Sylla, entre les caillots de sang errant dans le fleuve violacé de ses artères.

Ce matin-là elle renaissait encore une fois. Elle s'ébattait. La cabine de bain semblable à celle où s'engouffre un équipage entier dans un film des Marx Brothers et où un écrivain comme elle originaire d'Europe centrale, Witold Gombrowicz, l'auteur de *Pornografia*,

dort pour une nuit, lorsqu'il part pour ne plus revenir : "Et comme ça je m'éloigne, écrit-il. Sans du tout me retourner. Je m'éloigne et ne sais rien de ce qui se passe derrière moi". Après la douche, la cabine semblait l'arche sauvée d'un naufrage, comme si une tempête de mer avait soudain dévasté le lieu, éclaboussant les murs du sol au plafond, laissant des flaques au fond du bidet, du lavabo et sur l'antique carrelage années cinquante jaune et bleu. Elle était sortie de la salle de bains enveloppée dans une serviette de la taille d'un couvre-lit, d'une toile de maître représentant une bataille ou bien même d'une tente bédouine sous laquelle un clan nombreux – cousins, neveux, grands-parents – une communauté entière aurait pu vivre, manger et dormir. Sous son drap d'or, en réalité une serviette élimée, rêche à force d'être propre, son corps s'affairait de bon matin dans la cuisine où elle passerait la journée. H. née Bloch se nourrissait avec délectation de croupions de poulet, de gousses d'ail et de raifort. Pour l'instant, elle allait et venait sans bruit dans la cuisine disposant sur le plateau son petit-déjeuner. Le couteau à la main devant moi, elle se préparait des tartines en songeant à sa mère.

Rencontrée dans le train, sur le quai de la gare elle avait proposé sans manières de m'héberger. Je logeais maintenant chez cette femme pour un temps indéterminé en vue de respirer après des années d'une vie difficile, harassante et sombre auxquelles j'avais tenté récemment de mettre fin. Le pain qu'elle tranchait ce matin-là était d'un genre particulier. Quelques jours après mon arrivée, elle avait en effet trouvé chez un vendeur de produits biologiques une manière de bâtard, ou restaurant, sorte de pain trois fois plus épais qu'une baguette, mesurant bien un mètre et demi de long, fabriqué à l'usage d'établissements qui servent le midi, dans une arrière-salle enfumée par les joueurs du loto, des centaines de couverts à des ouvriers, mais plus encore à celui des habitants de ces fermes isolées qui attendent une fois la semaine la livraison du pain, été comme hiver. Comme je l'ai vu, elle transportait ce pain dans un caddy qui semblait avoir été spécialement acquis pour cet objet : protégé par le sac de toile à motifs écossais, il tenait là verticalement. Seule sa tête ronde et fendue, à la croûte dure, dépassait de l'engin à roulettes. Après la découverte de cet avorton comestible, il n'y eut pas une semaine sans qu'elle revînt armée de l'horrible bâtard, qui, après une nuit,

était déjà devenu sec et même rassis. Si bien que je puis écrire du bâtard et de moi-même que nous sommes arrivés à peu près ensemble chez H. née Bloch : lui dans la poussette, moi en empruntant l'escalier de secours (l'ascenseur était en panne le premier jour). Un tel pain ne pouvait en aucun cas être propre aux besoins d'un couple, même si celui-ci était augmenté provisoirement d'un visiteur. Ce pain présentait un autre usage que comestible. L'objet rassis possédait sans doute pour elle une fonction magique. Il exorcisait sa peur de la faim, les réminiscences de son enfance cachée durant la guerre. Impropre au petit-déjeuner après deux jours dans la maison, H. transformait le bâtard de multiples manières : mouillettes pour les œufs coque, croûtons pour l'omelette ou la soupe aux oignons, puis, en dernier recours, miettes. Miettes entassées et conservées dans des boîtes plastique empilées dans le garde-manger au-dessus de la table couverte d'une toile cirée à carreaux. Avec les miettes, j'eus aussitôt une relation nourrie. Dès que j'en ai eu l'occasion, j'ai tenté de me débarrasser d'elles comme si ces miettes étaient miennes. Pour cette raison, le vide-poubelle devint un précieux allié. Assez vite, elle me confia cependant la charge de m'occuper du

bâtard. C'est moi qui le ramenais à la maison si elle n'était pas là. Qui l'enveloppait dans un torchon, le lingeait ; finalement le condamnait à dormir dans le réduit sous le buffet de la cuisine où se trouvait un large tiroir que je refermai derrière cette encombrante progéniture en faisant coulisser sur toute sa longueur le panneau de bois. Ce matin-là, elle tranchait bien une quantité de pain égale à une baguette entière, en rondelles de la taille d'un rond de serviette gravé au nom du fils ; objet qu'on ne trouvait pas chez elle. Les yeux écarquillés à cette heure matinale devant la motte de beurre frais, les fromages, le lait, la boîte à café ou la jarre de vinaigre, elle faisait maintenant griller sur une plaque du four à gaz les quignons, avec toujours sa mère en tête. Dans l'appartement meublé de mobilier naturel, en bois ou en rotin, se trouvaient des meubles récupérés et d'autres détournés de leur usage : le socle d'une machine à coudre Singer – avec les pédales de fer couleur noire – faisait office de table de cuisine, les dossiers de chaises autrefois cannelées avaient été rafistolés avec des plaques de contreplaqué sans doute prises dans la rue. Une fresque couvrait un pan de mur entier dans le salon au treizième étage de cet immeuble HLM. Elle représente un gigantesque

coq. Oiseau bariolé, la tête surmontée d'une crête rouge, son œil vert est d'une intensité terrible ; sa présence, hallucinée.

H. née Bloch avait des problèmes d'ouïe, moins gênants toutefois que ceux de son frère jumeau – H. né Bloch – qui, lui aussi, était dur d'oreille, comme on dit, au point de pouvoir même être qualifié de personne tout à fait sourde. Celle dont j'étais en quelque sorte l'hôte avait tourné le curseur du volume que l'on trouvait sur le ventre de l'appareil téléphonique jusqu'à le bloquer à droite dans le sens des aiguilles d'une montre sur le dernier chiffre : une sonnerie stridente retentissait à chaque appel. L'appareil sonnait de rares fois dans l'appartement et toujours un membre de la famille se trouvait à l'autre bout du combiné sans fil : le mari, le frère jumeau ou la mère centenaire de H. née Bloch. Son mari était ébéniste. Il louait un atelier dans le quartier où il se rendait chaque matin. Atelier fermé à l'heure du déjeuner qu'il venait prendre chez lui, sur la table Singer, et qu'il rouvrait l'après-midi, jusqu'à la nuit. Il ne cessait de travailler. Penché sur l'établi, sans cesse. A son retour à la nuit tombée, l'interphone – également dérégulé de sorte que son bruit aurait pu réveiller un trou-

peau endormi – résonnait de la voix toujours égale de l'homme qui demandait sans dire le bonsoir ou s'inquiéter de l'interlocuteur qui lui répondait (en l'occurrence sa femme ou moi) : “yadupain !?”. Sans doute n'avait-il pas remarqué le manège du bâtard. A cette heure matinale, alors que son mari se préparait à partir, deux voix pouvaient avec une égale probabilité bruisser à l'autre bout de l'appareil : celle de son frère ou bien celle de sa mère. Ce coup de fil était celui de son frère. Durant le temps que j'ai passé chez H. née Bloch, jamais je n'ai vu venir ni entendu parler un étranger dans la maison, à part moi. La mère et la fille se parlaient trois à cent fois par jour. Moi-même me trouvant durant cette période le plus souvent dans ma chambre provisoire occupé par des travaux sans suite, la sonnerie me surprenait dans ma torpeur, j'entendais la conversation et finalement j'écoutais les commentaires que cette femme faisait après chaque appel. Les fils de ces nombreux monologues téléphoniques tissaient une toile qui, vers la fin du jour, recouvrait l'ensemble de la maison à la manière de ces draps blancs que l'on dépose sur les meubles au moment de fermer une demeure avant un départ qui sera long ou bien après un décès. Les conversations avec la mère

en entraînaient une autre avec le frère. Lui logeait dans un meublé situé sur le même palier que celui où vivait sa mère ; leur chambre respective n'était séparée que par une mince cloison. Au travers de celle-ci, le fils entendait les conversations entre sa sœur et la vieille femme. Si bien qu'au téléphone les jumeaux ressassaient ce que l'un comme l'autre avait déjà entendu l'oreille collée à l'écouteur ou bien plaquée contre le mur. Plus tard dans la journée, lorsque lui téléphonait son mari, H. née Bloch racontait à son interlocuteur non pas la conversation avec son frère, ou avec sa mère, mais le commentaire qu'elle en avait fait pour elle-même à haute voix et que j'avais surpris après qu'elle eut raccroché. Emaillés de mots en diverses langues, de sautes de voix, d'exclamations, ces soliloques téléphoniques inmanquablement se concluaient par de petits cris de désespoir. Finalement, après une querelle avec sa mère, elle raccrochait avant de rappeler quelques minutes plus tard pour s'excuser. Même si j'ai pu m'aider de documents, il m'est difficile de reconstituer le fond de ces conversations à partir des brèves réponses que j'entendis derrière la porte. Au moyen d'un petit appareil enregistreur qu'elle appuyait contre la partie haute du combiné, comme je l'ai vu faire

plusieurs fois, H. née Bloch archivait en effet ses conversations. Cassettes 33 longue durée qu'elle jetait ensuite dans une malle de sa chambre en notant simplement sur une étiquette autocollante le nom de l'interlocuteur et la date de l'échange. Faute d'être triées, elles s'entassaient. Toutefois, dans un tiroir du secrétaire qui jouxtait son lit, elle avait classé une centaine de ces bandes. J'ai calculé qu'il y avait là deux cent soixante heures d'enregistrement, correspondant à deux mille sept cent quatre-vingt-douze conversations, dont la durée variait de quinze secondes à une heure trente. Imprimés, ces documents audio eussent rempli vingt volumes de cent pages chacun, soit deux mille pages serrées. J'ai pu en écouter quelques-uns pendant qu'elle faisait la sieste ou lorsqu'elle s'absentait. Quoique la plupart laissassent entendre toutes sortes de silences bien plus longs que les bribes de phrases ou les quelques mots qui séparaient ces blancs – silences appuyés, brefs soupirs, hoquets, apartés, sifflements, râclements de gorge, pets – ils contenaient quelques bouts mémorables. Deux documents portaient en outre une étiquette rouge avec la mention : brûlot. Je les découvris tardivement. Aussi, à partir des échantillons de ces soliloques téléphoniques nombreux et quo-

tidien avec sa mère, entendus derrière la porte de ma chambre, des conversations avec son mari dans la cuisine au-dessus de la machine à coudre Singer – conversations qui se déroulaient, à l’heure du déjeuner, en ma présence, du moins les premiers temps –, également de ces sacs remplis de bandes enregistrées sur lesquelles je suis tombé par hasard un jour, je puis, dans le désordre, proposer des fragments d’une explication des origines possibles, ou des causes probables, du contentieux de H. née Bloch avec sa mère, s’il faut donner des raisons.

La famille Bloch était arrivée d’Europe centrale à la fin des années trente du siècle dernier. Les parents et leur unique fille – née avant l’exil, non loin de Zacopane – s’étaient installés au deuxième étage d’un immeuble modeste de la moyenne ville de G. Le père vivait du troc. Il possédait une remise sur les bords de l’Isère où s’entreposaient divers objets. Lustres, bougeoirs, pelisses, il en faisait le commerce dans une charrette tirée par un âne, criant sous les fenêtres dans la ville : “Alte Sachen ! Alte Sachen !”, ce que tout le monde entendait “Akisakin” et que personne ne comprenait. Les jumeaux naquirent peu après l’arrivée du couple et de leur fille. Le jour des morts cette année-là il neigea. Douze ans plus tard, le père

fut parmi les premiers déportés vers l’Allemagne, via un camp de transit situé également au bord de l’Isère. Quelques mois après, un jeudi matin, une patrouille de la gendarmerie se présenta au domicile de la famille : alors que chacun se faisait petit et silencieux, l’aînée vint ouvrir la porte et dire qu’il n’y avait personne dans l’appartement. Les gendarmes regardèrent depuis le seuil l’intérieur de ce logis modeste : une baignoire dans la cuisine, une table, un radiateur à roulettes, des matelas recouverts d’édredons de plumes sur le sol. Ils n’entrèrent pas. Ils reviendraient dans une heure emmener les locataires juifs, femmes et enfants. Plus que le temps nécessaire pour qu’aussitôt la mère fit envoyer chacune de ses filles chez une voisine née de parents catholiques, ou bien chez un cousin de l’autre côté du fleuve, ou encore dans l’arrière-boutique d’une tante qui vendait des épices avenue Alsace Lorraine : cannelle, cumin, vanille, safran. La mère elle aussi prit la poudre d’escampette.

Un demi-siècle plus tard, cette scène – ou son rêve – revenait dans la conversation éternelle qu’H. née Bloch entretenait avec sa mère ou son frère. Ratiocinations nourries par le statut de l’aîné : c’est lui – elle – qui reçoit au premier chef ce que les parents portent et